

Une enfance créole – Patrick Chamoiseau

1. Pages 9 à 40.

L'INCENDIE DE LA VIEILLE MAISON

C'était une après-midi de semaine : j'appris la nouvelle. Je me précipitai vers le centre-ville. Difé ! Difé!... La maison de mon enfance était en train de brûler. De manmans-flammes impatientes la mangeaient. Le feu convulsait au soleil comme une bête sauvage, avec la même folie hagarde, la même énergie destructrice. Les flammes bondissantes raclaient les façades situées aux alentours. Des blocs de fumée noire dénouaient contre le ciel. Une nuée de braises butinait d'étranges fleurs. Effrayés, les Syriens pratiquaient les gestes de l'exorcisme et amorçaient d'anxieux déménagements. Face aux flammes, se dressait un petit pompier. Il était arrivé assez vite. Il avait déroulé son tuyau, l'avait branché vaillant. Quand t'eau s'y était engouffrée, il s'était aperçu que le tuyau était percé de tout-partout ; qu'il s'agitait sous l'impact des fuites comme un ver en souffrance. C'est avec ça qu' il affronta les flammes. Seul. Tout seul avec son corps. Les autres pompiers du pays s'étaient rendus à l'enterrement d'un capitaine-pompier quelque part dans le Sud. Pour ne pas rater cette belle cérémonie, ils avaient sans doute publié un décret interdisant les feux et autres désagréments. Quand, en costume d'apparat, remontant au difficile les rues bloquées par les voitures, ils rejoindront l'unique petit pompier resté de garde par erreur, il ne restera rien de la maison d'antan d'enfance.

Nous avons vécu notre enfance dans la crainte du feu. Man Ninotte, ma manman, nous avait alertés une charge de fois sur les malheurs que recelait la plus petite des flammes. Nous vivions sous la menace des lampes à pétrole qui cuisaient le manger et de celles qui, dans les premiers temps, éclairaient nos soirées. Quand surviendra le courant électrique, ce seront ces fils électriques eux-mêmes qui nous menaceront : rongés par les ravets, agacés par les coulées d'eau et le vieillissement des gaines, ils étaient la proie d'étincelles féériques qui répandaient un remugle d'encens, et les plombs sautaient tout le temps. Man Ninotte arborait donc un front chargé et l'œil mobile des vigilances. Elle portait dans sa tête les urgences applicables au moindre lever d'une flamme. Des lots de cases, partout dans Fort-de-France, s'étaient vu avaler avec leurs occupants par une flambée sans nom. La ville tout entière s'était vu dessécher par de vastes sinistres. Personne ne jouait donc avec cette affaire-là. Mais - ô partageurs de cette enfance - nous ne connûmes jamais cette horreur : aucun dragon de braise, aucun bond d'incendie, pièce menaçante de brûlé. Rien. Rien qu'une vigilance constante des grandes personnes. Pétrifiée. Irréelle. J'avais d'abord eu le sentiment que le vieux bois du Nord des cloisons et des poutres était invincible. Puis, j'avais fini par considérer l'éternelle vigilance de Man Ninotte comme une prudence dénaturée par les effets de l'âge. Un peu comme celle de ces vieux merles qui, dans le silence et l'extrême solitude de la plus lointaine branche, sursautent encore, et frissonnent, et s'inquiètent sans arrêt. Nous abandonnâmes

un à un la maison, emportés par les cheminements de la vie. Man Ninotte y demeura seule, soucieuse et attentive comme à l'accoutumée. Mais il n'y eut aucune alerte.

Or, quand elle regagna son quartier natal, au Lamentin, une sorte d'immunité vitale avait dû s'effondrer au mitan de la vieille maison. Man Ninotte était devenue la dernière âme des lieux ; seul rempart contre la ruine tapie dans l'ombre ; ses sourcils noués avaient dû tenir en respect une horde des flammes coincées en quelque part. Je n'y avais pas remis les pieds. Je longeais sa façade de temps à autre, la distinguant à travers les reflets d'un pare-brise, toujours magique mais délestée d'une part de son aura. Il aura suffi d'un petit court-circuit, dans un des magasins du bas, pour que la vieille maison abandonne ses défenses. Je la soupçonne d'avoir voulu finir-avec-ça, comme disent les vieux-nègres. Les flammes que je vis étaient trop à l'aise. Trop triomphantes. Cela s'est fait trop vite. Aujourd'hui, n'existe plus qu'un trou noirci dans l'alignement de la me Arago, qu'une défaite de tôles grillées, de ciment violenté par les flammes.

Mon enfance charbonnée.

C'est vieillir un peu. C'est se voir poussé vers plus de solitude, de légèreté malsaine. Debout devant cet incendie, dans la foule en émoi, je contemplais la plus vieille de nos craintes. Je la reconnaissais. Je l'avais mille et mille fois vécue dans les yeux sombres de Man Ninotte. J'éprouvais cet incendie comme l'initiation qui vous défait d'un reste d'innocence. La maison aurait pu disparaître par l'usure, elle aurait pu connaître le choc de ces démolisseurs qui modernisent l'En-ville. Elle a voulu m'offrir la douloureuse confirmation de notre plus grande crainte, acclamation ultime d'une sauvegarde réussie au cœur d'un grand danger.

Antan d'enfance et Chemin-d'école: ces textes s'achèvent donc par un raide incendie. Ils disent de mon enfance, la magie, le regard libre, le regard autre, les effets qui ont structuré mon imaginaire, modelé ma sensibilité, et qui grouillent aujourd'hui dans mes ruses d'écriture. Le feu les a figés désormais. La présence de la vieille maison les autorisait à bouger, à couler, à vieillir, à se voir transformés par de nouveaux détails. Là, maintenant, dans la lueur de forge qui nimbe ma dernière vision d'elle, tout s'est raidi au grand jamais. Raidi et déraidi. Je ne pourrai plus y ajouter une ligne qui ne soit de nostalgie et de regret profond... - donc, qui ne soit étrangère à mon enfance créole.

PATRICK CHAMOISEAU Favorite, le 17 janvier 1996.

À René de Ceccatty

*Trouver en soi, non pas, prétentieux, le sens de
cela qu'on fréquente,
mais le lieu disponible où le toucher,*

Édouard Glissant.

Partageurs, ô
Vous savez cette enfance !
(il n'en reste rien
mais nous en gardons tout)

SENTIR

PEUX-TU DIRE de l'enfance ce que l'on n'en sait plus ? Peux-tu, non la décrire, mais l'arpenter dans ses états magiques, retrouver son arcane d'argile et de nuages, d'ombres d'escalier et de vent fol, et témoigner de cette enveloppe construite à mesure qu'effeuillant le rêve et le mystère, tu inventoriais le monde ?

Mémoire ho, cette quête est pour toi.

Et quel est ce recel, que veut dire cette ruine, ces paysages vides, faussement déménagés ? L'oubli, sur place, agriffe encore (impuissant) et traque l'émotion persistante du souvenir tombé. A quoi sert-il, qui dénude tes hautes branches, ce nouvel effeuilleur ?

Enfance, c'est richesse dont jamais tu n'accordes géographie très claire. Tu y bouscules les époques et les âges, les rires et l'illusion d'avoir ri, les lieux et les sensations qui n'y sont jamais nées. Tu y mènes bacchanale de visages et de sons, de douleurs et de dentelles, de brins d'histoires dont rien n'a l'origine, et d'êtres ambigus, aimés ou hais. Ils furent d'importance et ils le sont encore, tellement tu les dessines, les transportes, les préserve -, mémoire, pourquoi accordes-tu cette richesse sans pour autant l'offrir ?

Et quand s'écoule d'un au-delà des yeux, sans annonce ni appel, un lot de souvenirs, quand s'élève en bouffée la mensongère estime d'un temps heureux, que l'on réinvestit cette période sorcière où chaque brin du monde donnait lecture des possibles du monde, où la réalité même du monde était niche indéfinie de fourmis toutes très folles, et que l'on s'y sent, non pas étranger, mais en humeur d'exilé - est-ce, mémoire, moi qui me souviens ou toi qui te souviens de moi ?

Mémoire, passons un pacte le temps d'un crayonné, baisse palissades et apaise les farouches, suggère le secret des traces invoquées au bord de tes raziés. Moi, je n'emporte ni sac de rapt ni coutelas de conquête, rien qu'une ivresse et que joie bien docile au gré (coulée du temps) de ta coulée.

Passons un pacte.

Où débute l'enfance ? Au souvenir de la vision du monde sous le premier regard ? A l'éclaboussure du pays-vu contre la prime conscience ? La haute confidente évoque une soirée commencée en douleurs. La valise était prête depuis l'après-Toussaint. Le voyage se fit à pied au long du canal Levassor, vers l'hôpital civil. A 21 heures, un jeudi oui, sous la boule des pluies et des vents de décembre, la sage-femme cueillit le premier cri, et la confidente d'aujourd'hui accueillit «le dernier bout de ses boyaux », C'était sa manière créole de nommer le cinquième et - en résolution - le dernier de ses enfants.

Quand, aujourd'hui, vient de celui-ci l'étonnement plus ou moins imbécile : Mais manman, pourquoi es-tu montée à pied ? *Eti man té hé pwan lajan pou trapé loto-a* ? Où aurais-je pris l'argent pour payer la voiture ? dit-elle, à la fois fière et consternée.

Il est arrivé à l'homme de refaire ce chemin de naissance. Descendre la rue François-Arago, dépasser l'allégresse odorante du marché aux poissons, puis longer le canal jusqu'au Pont de chaînes. Il lui est arrivé aussi de goûter les soirées du jeudi quand vingt et une heures livraient Fort-de-France aux clous jaunâtres de la lumière publique. Il lui est arrivé, enfin, d'examiner les orages nocturnes de décembre quand ils surgissaient un jeudi, avec l'envie d'y percevoir non pas un signe, mais une sensation familière, une résurgence de la primordiale sensation. Ce fut en vain. L'homme connaît aujourd'hui un faible mélancolique pour les temps de pluies, les vents humides et les nuits advenues en rivière. Peut-être même eût-il été poète s'il n'y avait pas eu autant de mauvais goût dans ces préférences trop évidemment belles.

C'était de toute façon prévisible : le négrillon n'eut rien de très spécial. Petit, malingre, l'œil sans grande lumière, consommant l'art du caprice, il déchaînait des catastrophes en lui-même à la moindre remarque. Il avait le goût d'être hors du monde, de rester immobile sur le toit des cuisines à compter les nuages ou à suivre en transparence les sécrétions de ses pupilles. De frénétiques périodes l'incitaient à tout escalader, comme ces ouistitis dont il avait la corpulence, à peu près le son de gorge et la même énergie corruptrice des patiences. Il fut même (affirme souvent un rancunier grand frère) tuteur jusqu'à un âge déconseillé par la raison. Au long des journées, il aurait vocalisé cet unique cri sur un rythme cannibale : *Titac tété! ... Titac tété ! ...* Sans recourir à ce dernier mensonge, c'eût été facile de prévoir l'absence là d'un vrai poète. Ses illusions seules lui firent accroire cette baboule durant les crises d'adolescence.

Son seul génie fut d'être un tueur. Il fut sacré roi (par lui-même) des araignées et des fourmis, des libellules et vers de terre victimes pourtant de ses massacres. Il fut l'Attila des

blattes rouges et des gros ravets sombres que l'on criait klac1ac. Et il mena campagne contre une colonie de rats impossible à ruiner. Ce tueur a une histoire la voilà- il est douteux qu'il en soit fier.

Elle prend source dans des périodes de solitude aujourd'hui inexplicables car la maison était full back. C'était une grande caye en bois du Nord, s'étirant dans la rue François-Arago jusqu'à l'angle de la rue Lamartine. Au niveau-rue, les Syriens, propriétaires de l'immeuble, avaient déployé leurs magasins de toiles. Juste à côté de l'entrée, donnant sur l'escalier des appartements, se tenait un atelier de menuiserie. Le négrillon ne le connut jamais mais il en sut de tout temps l'existence : le menuisier, reconverti dans les articles de sport après un incendie, était demeuré là, nostalgique de son art ancien. Il l'invoquait par des réparations inutiles de chaque porte et d'ostensibles outils pour gauchir le moindre clou. Il avait conservé derrière l'oreille un crayon obstiné. Debout sur le pas de son magasin, le regard perdu dans la foule des maquerelles qui en cherchaient la cible, il utilisait son crayon pour prendre mesure du monde. Aucune maquerelle n'a jamais bien repéré l'objet de cette mesure. Cette dernière était pourtant précise : le bougre y consacrait du temps : bras tendu, la pointe du crayon émergeant du pouce et de l'index, mesurant la mesure, mesurant à mesure, mesurant, oui... Quand le mesureur mourut d'un brin de congestion, nul ne pensa à lui mettre le crayon dans la tombe. Le négrillon n'eut aucune larme ; seul d'entre tous, il savait le menuisier djobeur d'une tristesse et mesureur d'un trop de cendres.

L'escalier menait donc à l'étage où restaient les familles, famille Man Romulus, famille Man Ninotte, famille Man La Sirène, famille Man Irénée, famille invisible d'une pacotilleuse invisible, partenaire d'un douanier peu visible dans une amour sporadique mais du mieux passionnée. La pacotilleuse était rare. Elle errait dans les îles anglaises et sur les côtes américaines, d'où elle ramenait des toiles éclairantes, des objets ni français ni catholiques, et des parfums capables d'agir sur les esprits et sur les cœurs. Ses présences dans l'appartement étaient aussi

discrètes que ses absences, plus discrètes même que la colonie de rats peuplant les labyrinthes de l'escalier de bois. Seul signalait sa présence, le froufrou des marchandises déballées de nuit et remballées en petites mesures destinées à la vente. Cela remplissait les sommeils d'une messe de papier journal, de tintements de bouteilles, et de l'odeur étrange des génies en exil. Sa présence se signalait surtout par le douanier fidèle, un peu gros, un peu suant, un peu muet, très gentil, que le négrillon d'alors croit avoir vu escalader péniblement les marches de l'escalier. En réalité, réflexion faite, il ne le vit jamais. Il en sut ce qu'on lui en souffla près de dix ans plus tard. La pacotilleuse aussi, il ne la vit jamais (l'appartement fut inhabité depuis avant la naissance même du négrillon), mais son imagination put lui allouer une existence égale à l'aura rémanente de son lointain passage. Les autres enfants étaient nombreux, chaque famille en avait quatre ou cinq. Ils alimentaient une explosive bande qui, toute la sainte journée, dévalait le long couloir et l'escalier. C'est pourquoi il est douteux que le négrillon connût des moments de solitude, même si les

souvenirs de son enfance s'amorcent, immanquablement, par des immobilités solitaires. Ces dernières l'érigeront en observateur d'araignées, de fourmis et de ravets, avant - bien entendu - d'en faire un tueur.

Sous l'escalier se profilait une zone d'ombre favorable aux existences interlopes. On y entassait des dames-jeannes, des bouteilles, des bombes, des sachets qui n'appartenaient à personne, ou sans doute à des familles oubliées. De temps en temps, des piles de boîtes-carton y signalaient l'arrivée de produits syriens. Il y trouvait aussi des caisses, tous modèles de caisses, caisses-morue, caisses-hareng-saur, caisses-pommes-de-terre, recelées par chacun dans l'attente d'un besoin. Tout cela existait par une couche de poussières, dans un univers indescriptible, jusqu'au jour où Man Ninotte (la mère du négrillon) ou Man Romulus, ou Man la Sirène, ou encore Man Irénée, se prenne d'une rage prophylactique, et se mette à tout laver à grande eau, à tout arroser de javel, et à livrer des lots de ruines à la voirie nocturne. Ces nettoyages subits provoquaient moult petits cancons. Le négrillon redécouvrait un monde mort sous le rangement. Son attentive solitude accompagnait alors le retour progressif de ce monde vers l'initial capharnaüm à mesure que la vie, de caisses en cochonneries, y ramenait de la vie.

Araignées, fourmis et ravets grouillaient là. Tant de vie dans cette ombre émerveilla le négrillon. Les toiles d'araignées se déployaient en voilages figés, luisants, chargés des cendres d'une lune morte. Brisées par les quotidiennes récupérations de bouteilles, certaines se tortillaient comme des nattes lamentables, mais les autres s'ouvraient en une broderie subtile, à moitié effacée, miroitant sur l'ombre, et révélant sa cruauté dans l'aveu différé de ses pièges. De nombreux cadavres y pendouillaient, troncs desséchés de moucheron roses, de moustiques, de tout petits ravets, de yen-yen, de papillons nocturnes pris dans l'attrape de dentelle. Cela évoquait un cimetière aérien de bestioles célestes. Les fossoyeurs n'y étaient pas décelables et rien n'en semblait posséder la maîtrise. Cette énigme se défit, tiouf, à l'incident d'une mouche engluée sous ses yeux. Cette mouche en débattre agitait la géométrie élastique et vivante. Se produisit alors l'incroyable. Une diablesse à longs doigts, bien accordée aux fils qu'elle semblait tricoter, surgit vélocement d'on ne sait où, et fondit sur sa proie aussi vite qu'en glissade.

La mouche se vit couverte et cessa flap !... de battre. L'araignée lui tissa vite-tout-bonement une camisole blanchâtre, puis s'immobilisa. La mouche était devenue un cocon adapté à une indéfinissable manière de manger que l'araignée pratiquait avec bel appétit. La bombance achevée, elle alla se poster sur l'épinière de sa

toile, reliée au langage vibratoire de son piège. Le négrillon la vit par la suite, elle et d'autres encore, et toute la bande, décimer de petites bêtes ailées. Elles étaient capables d'en envelopper plusieurs presque en même temps. Elles sillonnaient leurs haillons effilés dont les limites indiscernables étaient d'une précision maniaque. Il apprit à les attirer en agitant

des endroits de leur toile. Elles se précipitaient, ne trouvaient rien, tournaient, et viraient à leur centre. Durant le guet, elles rapiéçaient leur toile, s'élançaient au bout d'un fil luisant filé de l'abdomen. Souvent, elles se rattrapaient à des franges délitées et les nouaient sans coutures, sans un nœud. Le négrillon stupéfié voyait la ruine prendre une texture impeccable, et il se demandait déjà comment un tel génie pouvait seulement servir à tant de cruauté. Fasciné par cette méchanceté alimentaire, il devint roi des araignées en leur fournissant à manger. C'est pour elles qu'il se fit captureur de mouches à l'aide de timbales tapissées de sucre. Pour elles, il emprisonna dans des bocaux mille peuplades de moustiques raziés sur des toiles noires. Pour elles, il vécut l'œil rivé à la poussière des persiennes, aux jointures du couloir, aux angles morts de l'escalier, traquant la bestiole digne de l'holocauste arachnéen. Quand l'habitude émoussa l'intérêt de ces exécutions, il trouva de quoi mettre de l'ambiance en posant une araignée dans la toile d'une autre, ou en leur livrant des insectes pourvus d'une carapace. Elles devaient alors les affronter longtemps avant de leur abandonner une partie de la toile. Pour ce faire, elles en modifiaient avec patience les lignes de force et l'envahisseur piégé dégringolait tout seul. Ensuite, il se mit à trancher les fils, à des points qui ruinaient l'équilibre sous l'araignée affolée. Enfin, avant l'âge du feu, il se mit à les tuer.

Il avait découvert le miracle des allumettes et la puissance du feu. La maison était en bois. Les incendies de Fort-de-France, avec les cyclones et les inondations, constituaient le panthéon des horreurs créoles. Man Ninotte, qui cuisinait dans l'appartement sur une lampe à pétrole, pratiquait une précautionneuse cérémonie pour allumer cette dernière. Elle commençait par écarter en silence les enfants. Avec des gestes de sénateur, elle pompait le combustible de la lampe, puis, l'œil aiguisé, maniant une minuscule aiguille, elle débouchait l'ouverture où devait s'alimenter la flamme. Après un regard circulaire, elle procédait à la mise à feu. Et c'était là le mystère. Le temps d'une mi-seconde, le monde restait en suspens à l'abord du carrefour où tout était possible, le désastre encore plus. Chaque existence s'apprêtait au démarrage en flèche. Nombreux étaient les cas d'enfants épluchés, de cases disparues sous la râpe d'une flambée, de lampes explosives à l'instar des chabines. Man Ninotte, de ce fait, tenait discours philosophique sur la puissance du feu. Elle sentenciat pour cela autour de quinze proverbes et de trois belles paroles. C'était assez pour inciter le négrillon à dérober une allumette, puis des boîtes d'allumettes.

C'est dessous l'escalier qu'il explora l'imprécise réalité d'une flamme : une impatience orangée, habitée de transparences et de rouges profonds, surgie de rien, se nourrissant du bois de l'allumette, et s'étouffant de sa propre vigueur. Contempler une flammèche le précipitait dans les anciennetés d'un arrière-monde, dans une fosse de mémoire soudain éveillée sur les craintes les plus sourdes. Le négrillon découvrait en lui d'immémoriales angoisses. Il les sentait s'ébrouer et se taire au rythme sacré de la flamme en déclin. Chaque allumette, outre son mystère, lui apportait une bouffée de plénitude, qu'il recherchait vite-vite dans l'allumette suivante. La boîte y passait flap, sauf si, avant la dernière allumette, l'ivresse songeuse n'avait autorisé quelque flamme à lui lécher le doigt. Alors il lâchait tout,

épouvanté, l'imagination mise en torche, s'éloignant de la boîte comme d'un trou de l'enfer. Il y revenait bientôt, comme mouche à miel à son miel, et goûtait de

ce dangereux bonheur. Mais cet âge du feu-là fut tardif, en tout cas il succéda à celui des massacres né sommaire des découvertes de la puissance du feu. C'est plus tard qu'il apprendrait que cette force pouvait être - pour les tumultes de l'enfance - source de sérénité.

La flamme dévastait tout. C'était miracle. Les toiles d'araignées flambaient comme pailles-cannes. Les araignées elles-mêmes se divinisaient en étincelles filantes. Le négrillon, maître du feu, faisait place nette sous l'escalier. Soûlerie de tout détruire. Soûlerie de savourer l'énigme d'une araignée rescapée du charbonnage des toiles. Les araignées, bien que régulièrement flambées, se reproduisaient selon une loi qu'il aimât bien conserver à hauteur de mystère (c'était une de ses rares vertus que ce goût d'un accord aux étants incroyables ; jamais il ne s'en débarrassera). Poussé par une pénurie d'araignées, il porta le feu chez les ravets et les fourmis. Des colonnes de fourmis hantaient sur les bouteilles quelque reste de sirop. Sous la flamme, elles perdaient leur invisible pasteur et demeuraient incapables d'une convergence durant un et-cætera de minutes. Les niches, elles, devenaient dek-dek, giclaient dans tous les sens et, surtout, dans les ténèbres d'une individualité restituée. Rien n'est plus délirant qu'une fourmi éjectée de son conditionnement collectif. Le feu seul détient cette capacité à frapper leur instinct et à les projeter en elles-mêmes, sur elles-mêmes, dans une sorte de système creux et de vide plein. Les ravets, eux, perdaient leurs ailes dans des crépitements, ou alors en retrouvaient un usage frénétique. L'enfant dut s'enfuir charge-fois de dessous l'escalier quand sa flamme, ayant pénétré un interstice peuplé, provoquait, après l'émoi des larves, un envol de klaclac taciturnes et de vénérables ravets rouges. Ils venaient l'assaillir au visage, le dégoûter de leurs pattes épineuses, et lui infliger l'offense indélébile de leur musc apeuré. Impossible de savoir le nombre d'allumettes consumées pour que les araignées se fassent rares, que les ravets émigrent vers les cuisines et que les fourmis s'enterrent sans disparaître. Le négrillon demeura seul avec son arme dévastatrice devenue dérisoire. Alors, il enflammait des bouchons de liège, des étiquettes de bouteilles, du plastique qu'il aimait voir se tordre. Un jour, il alluma une flamme pour elle-même, pénétrant alors, tout douce oui, dans la sérénité de l'âge magique du feu.

L'âge de l'outil fut celui de la lame Gillette. Le Papa était un élégant. Il se rasait de près et cultivait selon les modes une moustache ou bien des favoris. Il maniait de la mousse et un rasoir dévissable auquel on devait adapter la lame du jour. Ces lames, à l'usage bref, s'entassaient inutiles. Le négrillon découvrit bientôt leur capacité à tout trancher. Comme il ne pouvait zébrer ni rideaux, ni matelas, ni cahiers des aînés (ces derniers trouvaient déjà son existence pour le moins épuisante), le négrillon s'en allait dans son royaume, sous l'escalier, trancher les pattes aux araignées survivantes, aux fourmis un peu rares. Il opérait les ravets (crucifiés par des aiguilles) d'une maladie grave dont il ne savait rien mais qui justifiait d'une dissection en règle. En plus de la maladie, il cherchait des cœurs, des

poumons, du sang, des os, un cerveau, une âme, des idées. Il vérifia si araignées et ravets pouvaient vivre sans tête, ou sans abdomen, ou sans pièces pattes, ou alors si une tête d'araignée pouvait fonctionner sans araignée, ou encore si des ailes de ravet étaient capables d'un envol orphelin. Il aurait pu faire avancer la science si l'envie de comprendre ne fut pas trop souvent supplantée par le goût très obscur de trancher. L'âge de la lame fit aussi le malheur des vers de terre, dont il ne comprenait pas l'obstination à vivre en tronçons épars, et celui des libellules capturées sur les lignes où les familles étendaient leur linge aux embellies utiles.

L'heure de la libellule précède celle du soleil. Elle accompagne la rosée - une onction évanescence suintée de la terre car nul ne la voit tomber, et qui couvrait le monde de scintillantes gouttelettes. Le négrillon avait repéré ce mystère quand un désir de suivre Man Ninotte, lancée dans une urgence matinale, l'avait précipité de son lit avant l'aube. Par la fenêtre du couloir d'où l'on apercevait la cour intérieure, les bassins et le toit des cuisines, il voyait le ciel et le dessus du mur coiffé d'herbe née de rien, d'arbustes pensifs et de fleurs minuscules. Et le tout apparaissait vernissé sous l'élan du soleil à peine tiède. Et le vent dispersait des odeurs marines et des secrets de nuits. Il les respirait comme s'il aspirait en lui-même, dans son esprit ouvert, ces émerveilles qui pour lui structuraient seules le monde. Un beau des émerveilles étaient les libellules. Comment croire qu'une ville, avant ses chaleurs, pouvait susciter tant de grâces immobiles dans le vent, tant de finesses miroitantes, de reflets ocre, de reflets verts, de vie silencieuse et secrète, évanouie dès la frappe du soleil ? De droites ailes luisantes visibles lors des pauses, et de gros yeux, veloutés sans brillance, à comme dire mélancoliques. Oh, les libellules menaient calenda autour des gouttes ! Sur le miroir des flaques, elles venaient tressaillir, se saucer, célébrer messe pour l'eau comme des voyageuses de désert gardant souvenir de la plus longue des soifs. Après les avoir capturées, et coupé tout le possible, le négrillon adopta leurs mœurs. Se sacrant prêtre de leur cérémonie, il prit goût d'honorer la rosée comme un arcane des humeurs nocturnes de la terre et du ciel. Certaines libellules lui soufflèrent qu'à ce mélange auguste il fallait ajouter une larme d'étoile, mais lui n'y crut jamais, non par incrédulité mais parce qu'il n'était pas bon croyait-il - qu'un prêtre eût l'air de gober les niaiseries de ses ouailles, fussent-elles, comme il en concluait au bout de ses songeries, d'une impeccable justesse.

Une nuée de libellules annonçait (c'était fréquent) une journée d'avalasse ou de pluie toute fifine. Le toit de l'immeuble n'étant plus très gaillard, Man Ninotte accompagnait ces jours d'eau-là du plan pou-si-eouri-vini destiné à préserver l'appartement de l'inondation. Il y avait d'abord les deux bassines posées dans la salle, l'une à côté du buffet qui perdait son vernis, l'autre sous une des deux fenêtres où les mauvaises jointures autorisaient une descendante de gouttes d'eau, d'abord hésitantes puis quasi continues à mesure que la pluie s'éternisait. Le plafond du séjour s'assombrissait d'auréoles limitées de-ci de-là par les plaques de peinture encore fraîche du dernier nouvel an. Les cloisons de la façade, vite imbibées, libéraient un suint glacé qu'il fallait recueillir dans des haillons à hauteur du plancher. Le plafond de la chambre dont les fenêtres donnaient sur la rue était, à lui seul, une

catastrophe. Il exigeait tant de bassines, de haillons, de casseroles, de terrines, de gobelets, et, parfois même, de parapluies, que Man Ninotte y avait accroché un large ciré. Elle l'avait relié par une ficelle de Syrien aux clous plantés dans les quatre coins de la pièce. Le négrillon, délaissant l'escalier ou le toit des cuisines, contemplait, durant l'intempérie, la courbe progressive du ciré sous le poids d'une mare d'eau. Jaunâtre au départ, l'eau ainsi recueillie vieillissait dans la teinte du marrou-caca-poule. Durant les mois de pluie, Man Ninotte ne vidait pas le ciré : l'opération était délicate, hasardeuse, pénible. Elle exigeait une concentration que cette négresse guerrière, en gourmade continue avec la vie, appliquait à d'autres urgences. L'eau croupissait alors dans son calice de plastique noirissant au fil des pluies et des jours. Dans les temps de chaleur qui suivaient ceux des eaux, son évaporation abandonnait un résidu poussiéreux et noirâtre, serti médiocre des écailles de peinture un tac décolorée.

Ainsi, en début de chaque pluie, Man Ninotte suivie du négrillon inspectait la cuisine, la salle à manger, les deux chambres, vérifiait l'emplacement des bassines, le degré d'absorption des haillons, la résistance du ciré. Parfois, elle se penchait à la fenêtre pour estimer la durée de l'averse (... A-a fout la pli-a ka Jésé ko'y jodi-e .!...) puis retournait à ses casseroles sans se soucier outre mesure des cirques du ciel. Anastasie, la plus grande des deux sœurs, allait chauffer son lit en compagnie d'une poupée fabriquée par Man Ninotte dans des temps de misère. Elle n'en jouait plus mais ne vivait plus sans elle. C'était une grande câpresse-chabine à gros cheveux, qui assumait le commandement en l'absence de Man Ninotte. Elle avait les mains longues, effilées au point de rendre très douloureuse la moindre tape. Enfreindre ses diktats relevait donc d'une rareté de la folie. D'une autorité invincible, elle avait hérité de Man Ninotte une aptitude à battre la vie, à tout prévoir, à tout savoir, à tout organiser, au point que le Papa (manieur de vocabulaire français, maître ès l'art créole du petit-nom) l'avait surnommée la Baronne. La sœur seconde, Marielle, sorte de câpresse-madère, vaguement indienne, auréolée de l'ancienne pratique d'un basket de compétition, se perdait dans des photos romans et dans des livres sans images. Celle-ci (le Papa l'avait surnommée Choune) semblait vivre hors de la maison, et hors du monde, réglant sa vie en fonction d'une exigence dont l'horloge était au centre d'elle-même. Pour elle, chacun était sommé de vivre selon son cœur, de faire ou de ne pas faire à sa guise, les seules interdictions édictées étant de ne jamais se coucher sur son lit, de ne pas toucher à son peigne ou bien à ses affaires. D'une humeur égale, peut-être blasée, elle demeurait difficile à surprendre ou à intéresser. Le premier des deux grands frères (un surnommé Jojo par le Papa surnommeur) demeurait durant les pluies (et d'ailleurs le reste du temps) assis à la table de la salle à manger. Au milieu d'un bouquet de livres et de cahiers, il menait une guerre continue à des formules algébriques. Il en couvrait des centaines de feuillets en désordre tout-partout. Chacun s'en saisissait, à l'occasion, pour connaître l'angoisse face à ces signes insensés auxquels l'adolescent génial (indifférent au reste) semblait conférer toute puissance d'explication du monde. Le grand frère second, Paul, toujours en guerre avec la Baronne, allait s'asseoir dans l'escalier au bout du couloir, juste devant le palier de Man Romulus, la veuve. Là, visage entre les genoux, transistor à l'oreille, il sombrait dans une sorte d'hypnose rythmée où seuls

ses orteils et ses doigts semblaient vivre. C'était un bougre qui expliquait le monde par la musique, mais il semblait avoir déjà perdu l'oreille pour la mélodie des pluies. Il s'était fabriqué une guitare dont il tirait des sons avec des fils de crin. Et ces sons lui suffisaient pour quitter cette terre et s'en aller vers des lieux connus de lui seul, pleins d'un oxygène enivrant. Cela lui conférait le regard opaque des visionnaires et la même inaptitude à laver la vaisselle quotidienne. En fait la Baronne dut finir par l'admettre - l'enfant était un musicien. Troublé par la silencieuse lutte du ciré et de la mare aérienne, le négrillon s'allongeait dessous, sur le grand lit de Man Ninotte si le Papa n'y était pas en sieste. Il fixait la bosse jaunâtre qui s'alourdissait, à la fois inquiet et impatient de la voir crever sous le poids. Il imaginait, plein d'effroi et de délectation, cette douche brutale qui l'assommerait presque. Parfois, il grimpait sur une chaise pour titiller le ciré du bout d'un doigt. Le plastique semblait toujours trop mou, et la douche toujours très proche. Alors il redescendait vite pour s'allonger, fébrile, juste à l'en-bas.